Document generated on 04/27/2024 9:29 a.m.

Liberté

Sept poèmes

Etienne Guillaumet

Volume 30, Number 4 (178), August 1988

URI: https://id.erudit.org/iderudit/31619ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Guillaumet, E. (1988). Sept poèmes. *Liberté*, *30*(4), 40–45.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1988

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

ÉTIENNE GUILLAUMET

SEPT POÈMES

1

Âgé de sens et depuis
toujours je n'ai entendu
que toi: neuf d'attraits, soleil,
cendres et ciel, pluie d'innocence,
perdu au plus profond
des merveilleuses images,
conçues tel un puits, rire
au visage de la soif,
étoile que réverbèrent les songes,
mystère d'ivoire, ami,
petite enfance d'alors
intenue d'espérer soir et silence,
étincelante des joies promises.
Aube en larmes,
perle et sommeil:
séjour tamisé des élus.

2

Je n'aurai perdu que la soif:
le cœur inchangé de promesses,
l'âme à la voile et au plus prochain
des yeux inventifs me lavent du peu
de sable espiègle que jamais
les parfums vénusiens
ne m'auront promis
(tache pourtant au creux
du plus lointain éveil,
couleurs d'antan, traces
et chemin vers les dunes).

L'ivresse amère du passage
au clair, au net:
vêtement sacré du pardon.

3

Nous verserons les terres aux arbres,
la pluie au champ d'avril,
la lumière éperdue au siècle d'ennui
jusqu'à ce que l'ange enfin
s'épanouisse de lueur et annonce —
en pétales glorieux du midi
où toujours s'approche, chaussé d'espoir
et de talonnades l'avide,
le génie de cire,
la colombe complice anonyme des prières —
la plus ineffable nuit.

Nuit de fées, nuit insoumise,
ombre de lune, cendre de lune,
qu'il n'y ait que cendre,
qu'il n'y ait que nuit.

Nuit noyée de lumière bleue,
que ta face nous couvre
et que ta lumière nous tienne,
que s'écoulent les signes,
que la manne aux jours d'exil
puise à même nos plaies
les fleurs d'une onction éternelle.

4

Aux couleurs du jour, étincelle
de la lumière, douceur fertile,
un arc de repos, un ciel
et un arbre à peine
s'épaulent aux bras
de l'amoureuse étoile.

Douceur pointillée du silence,
douceur avide à la main prochaine,
couche de soleils et de mésanges
en la plus parfaite aisance
deviennent, rassemblent et aiment.

5

Je baigne ce matin dans l'attente
et ne suis plus qu'espoir,

étang où viendra se déverser
l'eau qui déferle des montagnes:
l'enfant revient de ses classes
pour tout désapprendre
et laisser choir les cailloux de sa colère.

6

Les larmes d'un berger oublié
nous soutiennent pourtant:
ses peines, ses labours
dont résonnent encore les champs
nous font l'appel
d'une saison permanente.

7

Il fut un jour où
me retrouvant au désert
à rapiécer les sables et ma mémoire,
reprenant la lumière en tout souvenir,
me revint ta parole
prononcée je ne sais où.

Une parole perdue
au rêve des apparences,
une parole opaque
avec des mots de pierre,
des séjours d'absence
qui trébuchaient
en un midi désert.

Une parole en rêve,
une parole de là-bas
dont l'imminence nous tient,
une parole où se pressent les mots.

Navire au port prochain
dont l'encre est de toujours
portée à la mer,
navire léger et diaphane
qui pourtant nous porte tous.

Un jour là-bas
tes mots se sont échoués,
des mots épaves
à peine incarnés,
à peine écoutés.